

Le manifeste communard



Table des matières

Dédicaces

1. Le dilemme de notre époque

L'abondance à portée de main

Inégalité, chômage et découragement

Ce qui se décompose n'est pas seulement le système économique, mais le sens de l'expérience humaine

2. Le capitalisme et ses critiques

Le capitalisme a façonné le monde parce que, avant même de changer l'État, il fut capable de créer une nouvelle forme d'expérience humaine

Les révolutionnaires qui aimaient les crises et les grandes échelles

3. L'histoire qu'on ne nous a jamais raconté

Le nouveau monde naîtra et s'affirmera à l'intérieur de l'ancien

Les nouvelles relations, ici et maintenant

4. Échelle et portée

De l'ère des économies d'échelles...

... à l'ère de l'inefficacité de l'échelle

Aujourd'hui, le capital est trop gros pour une réelle production d'échelle...

... et l'échelle optimale s'approche d'une dimension communautaire

5. Construire l'abondance ici et maintenant

L'abondance a à voir avec la production, pas avec la consommation

Un produit raréfié dans un réseau décentralisé est abondant dans un réseau distribué

Le "mode de production P2P" est un modèle pour la production d'abondance

Les deux côtés de la productivité

Créer artificiellement la rareté est devenu une mode de vie pour l'industrie de sur-échelle

L'abondance est la magie qui rayonne de "l'éthique hacker"

Le chemin vers l'abondance ne passe pas par produire moins

Qu'allons-nous faire de la surexploitation des ressources naturelles?

Relier les points

6. Conquérir le travail, reconquérir la vie

Ne pas pouvoir accéder à un emploi, c'est être en exil social

Il n'y a aucune réalisation de soi sans travail

Conquérir le travail c'est reconquérir la vie

7. De l'addition à la multiplication

La scène sera urbaine

La tâche des communards

Tu es le-la protagoniste

Appendice I: choses concrètes que tu peux faire avec ce manifeste

Élargir la conversation

Organiser des espaces de rencontre

Te préparer à "faire communauté"

Appendice II: questions et critiques intéressantes

C'est très différent de produire un logiciel libre que de produire des légumes. Ça paraît crédible pour un futur 100% virtuel, mais les légumes vont continuer d'être nécessaires

Quand vous parlez du "travail" et de sa reconquête, vous semblez suggérer la substitution du travail salarié par - uniquement - le travail bénévole

Les communautés égalitaires ne souffrent-elles pas de problème d'échelles en leur sein?

Il manque des références au féminisme

Appendice III: Apport sur la signification de ce manifeste

Antonio Blanco: prélude

Carlos Sanmartin: Le communautarisme pour sortir du capitalisme

Juan Ruiz: Un manifeste communard

Dédicaces

Aux ami-e-s du Club de las Indias,
parce qu'on leur doit la meilleure moitié de ce manifeste

Aux communard-e-s de tous les temps,
parce que leurs erreurs nous ont laissé avec les bonnes questions

Aux nouveaux et nouvelles communard-e-s du monde entier,
parce que leur enthousiasme nous rapproche de l'esprit d'un temps à venir

Notes de la traductrice: mes enjeux concernant le choix de certains mots de vocabulaire

Publié par Las Indias: <https://lasindias.blog/the-communard-manifesto>

Traduit de l'espagnol et de l'anglais par Arielle Paiement

- Decomposition: décomposition, en français, signifie la réorganisation de molécules, leur restructuration. Dans le texte ici, on fait référence à une "décomposition" sociale, à la décomposition des structures sociales. Il n'est pas clair exactement ce dont on parle dans le texte original. Devrait-on parler de dégradation? De déchéance? De détérioration? D'effondrement? Il nous faut un mot qui existe sous la forme d'un verbe.
- Rent en anglais, renta en espagnol. En français, ça donne belle et bien "rente", mais est-ce que le terme est clair? Devrait-on mettre une note de bas de page qui explicite le sens qu'on y donne ici. En tant que rente financière, ou rente monopolistique. Plus loin, on utilise pourtant le terme "rente" pour parler d'un soutien de l'État aux personnes pauvres, durant la crise économique en Espagne.
- Certains termes évidemment associés à l'économie, qui ont certainement une traduction française spécifique, que je ne connais pas. "Big scale" (grande échelle, sur-échelle...), "extra-market" (hors-marché), Sur-production ou sous-production (over-production, ou under-production?), no-win situation (situation perdante, ou sans gagnant?), rent-capture, zero marginal cost (coût marginal nul?)
- Empowerment. Wow, quel mot, et combien de tentatives de le traduire!
Autonomisation, émancipation, responsabilisation, renforcement du pouvoir, appropriation des responsabilités, pouvoir contrôler sa vie, habilitation, renforcement de ses capacités, transmission du pouvoir, pouvoir d'agir, puissance d'agir, empouvoirement, empuancement, élever le pouvoir de..., gain de pouvoir, renforcement du pouvoir, capacitation, capabilisation, potentialisation, pouvoir-faire, agentivation (agentivité)
Je vote pour ce dernier, qui vient du concept philosophique "agency" proposé par Judith Butler pour parler de la faculté d'action d'un être.
- Intelligence (dans son sens, government intelligence)

1. Le dilemme de notre époque

L'abondance à portée de main

Jamais avant dans l'histoire de l'humanité les capacités techniques n'ont-elles été si puissantes et accessibles au commun des mortels qu'aujourd'hui. À partir des années '90, le développement massif d'Internet a profondément changé nos façons de socialiser, de partager, de travailler. La richesse est dorénavant créée dans des lieux socialement et géographiquement périphériques, de la main de millions de petit-e-s producteurs-trices qui, pour la première fois, peuvent accéder de manière effective à d'autres marchés et à d'autres savoirs. Seulement en Asie, nous avons vu des centaines de millions de personnes échapper à la misère, plus que dans toute l'histoire de l'humanité.

Alors que le changement technologique devient un changement générationnel et social, de plus en plus d'environnements d'abondance, de biens gratuits, de nouvelles formes de travail collaboratif, et surtout, une nouvelle éthique de travail basée sur la connaissance, la création de biens et la "désaliénation". "L'éthique hacker", comme elle est apparue au tournant du siècle a inspiré la naissance du premier bien public universel entièrement construit par notre espèce: les logiciels libres ont apportés, à eux seuls, un transfert de connaissances et de technologie plus grand que toute l'aide au développement apportée par les pays riches.

Et pourtant, même l'autre grande crise des cent dernières années - qui a débutée avec le "crash de '29" - n'a pas créé un tel mécontentement, un tel assombrissement moral et suscité un tel pessimisme. Les réprimandes et l'espoir ne créent plus un discours rassembleur. Le bien être a cessé d'être une perspective crédible dans les prédictions des analystes ou les options des partis politiques, qu'il soient vieux ou jeunes. Toutes les lignes de contentions se sont démontrées futiles pour le commun des mortels. Nous entrons dans une époque où aucun discours n'est crédible s'il ne peut démontrer, ici et maintenant, qu'il permet à la nouvelle génération de se développer et de vivre décemment à travers le travail.

Inégalité, chômage et découragement

Et, s'il y a eu quoi que ce soit de réellement mondial depuis les 10 dernières années, c'est l'expérience de la désintégration sociale. C'est la même chose que l'on voit dans les régions les plus développées du monde ou dans les nations émergentes, dans la Méditerranée ou dans le sud de la mer de Chine, dans le monde Anglo-Saxon ou en Amérique du Sud: la société est de plus en plus inégale et les différences s'accumulent rapidement. Si tu manques le bateau, tu n'as pas d'avenir.

Dans les nations les plus développées, la classe moyenne a redécouvert le chômage. Les nouvelles générations n'ont même pas accès au travail, et si elles y ont accès, il est tellement précaire qu'il ne leur permet pas d'expérimenter le sens réel de ce qu'il font. Le travail a cessé d'être le centre de l'action collective, l'origine de l'autonomie personnelle et de la contribution personnelle de chacun à la société. Dans la culture populaire

contemporaine, le travail est une denrée rare. Il ne manque pas de startups et d'ONG pour spéculer sur le travail, comme si c'était un métal précieux. Le travail, le lien nécessaire entre l'effort personnel et l'effort collectif, est dévalué jusqu'à la limite, non seulement sur le marché - réduisant sa part de tarte par rapport au capital - mais également moralement, dans ses considérations publiques et son organisation interne. Alors que le travail était à l'époque considéré comme le centre de l'organisation sociale, c'est maintenant un phénomène en voie d'extinction; autrefois expérimenté comme la base de la réalisation personnelle, c'est aujourd'hui vécu comme une source d'angoisse.

Dans un monde où être capable de contribuer au bien être commun - travailler - est considéré comme un privilège, la seule façon de se construire une vie semble être d'obtenir une rente¹. La rente n'est pas seulement un revenu quelconque, mais une position opportuniste et imméritée, un bénéfice extraordinaire produit en dehors de la valeur à laquelle contribue quelqu'un. Les rentes sont les bénéfices générés par les grandes entreprises grâce à une régulation clé-en-main ou à des monopoles qui n'existent que par imposition légale, comme la propriété intellectuelle. Les rentes sont les "incitatifs" qui sont déterminés et gonflés par les mêmes directeurs qui les reçoivent, ou la conséquence en argent sonnante d'appartenir à certaines sphères sociales qui donnent accès à certaines positions et contrats, publics ou privés. Les rentes deviennent facilement cumulatives et créent une spirale d'inégalités quand l'accès à l'information ou à l'éducation dépend des revenus personnels, ou lorsque la compétition pour les générer est systématiquement restreinte, comme l'État le fait régulièrement dans les secteurs clés comme l'énergie, les télécommunications et les médias.

Dans un monde de rentes, tout ressemble à un jeu à somme nulle, où il y en a un qui gagne parce que les autres perdent. La méfiance envers tout, institutions et individus, est la norme. Ça démontre un individualisme de la pire espèce pour lequel la vie n'a pas de sens et n'est que pure survie.

Ce qui se détériore n'est pas seulement le système économique, mais le sens de l'expérience humaine

C'est non seulement la cohésion sociale qui se détériore, mais les règles du système économique se détériorent aussi et avec elles, l'expérience humaine et ce que signifie d'être humain à notre époque. C'est l'incapacité du système économique de créer un futur pour tout le monde qui crée la solitude et la méfiance de chacun/chacune; c'est la mesquinerie d'un système dans lequel les entreprises dépendent plus des bénéfices qu'elles obtiennent grâce aux rentes que de la vente de leurs produits, ou travaillent davantage à l'élimination

¹ Rente financière et rente monopolistique. Une rente monopolistique est le flux sous une forme monétaire du surplus extrait de travailleurs des pays de la périphérie. Il représente le différentiel salarial entre des travailleurs à productivité égale.

On peut aussi faire référence aux aides de l'état, sous forme de subvention, de légifération, etc., qui octroie des bénéfices à des entreprises qui ne sont pas liées à une augmentation de leur production

https://fr.wikipedia.org/wiki/Rente_de_situation

les compétiteurs qu'à leur propre amélioration, produisant ainsi des vies de dépendances, de mendicité et de voracité.

Jamais n'y a-t-il eu autant de richesse et de connaissances que maintenant et pourtant, loin de sentir que ces entreprises génèrent de l'espoir et de l'abondance pour tout le monde, de plus en plus de gens sont inquiets de la menace qu'elles posent à la nature, tout comme ils sentent, jours après jours, la menace qu'elles représentent face à leur survie.

2. Le capitalisme et ses critiques

Il y eut un temps où le capitalisme transforma le monde, amenant notre espèce près de l'abondance qui, aujourd'hui, effraie tant. Le "cancer de l'entreprise" a pris le dessus sur les anciennes sociétés européennes, le féodalisme d'abord, puis le colonialisme, des siècles plus tard, et les démolie de l'intérieur au cours d'un long processus de près de 600 ans. Le capitalisme a commencé comme quelque chose de marginal - urbain dans un monde rural, dynamique dans une société traditionnelle, égalisant dans un système où l'identité est basée sur la lignée ou l'origine - il était révolutionnaire dès ses premières étapes. Dans les villes et leurs marchés, il a créé de nouveaux modes de vie et de nouvelles mentalités, de nouvelles formes de savoir, de nouvelles libertés, et une nouvelle appartenance collective

Le capitalisme a façonné le monde parce qu'avant même de changer l'État, il fut capable de créer une nouvelle forme d'expérience humaine

Le capitalisme a créé une nouvelle forme d'expérience humaine et, par le fait même, a dynamité les relations établies, leurs castes et leurs classes. Ce n'est pas le travail d'une génération. Il n'a pu déployer son plein potentiel qu'après des siècles d'évolution et de consolidation, par la conversion des foires - marchés temporaires - en un large atelier urbain permanent et, plus tard, par la conversion de la guilde des artisans en travailleurs de manufacture soumis à l'investisseur marchand, qui achète les matériaux et envoie les produits dans des marchés éloignés. Ce n'est qu'à ce moment où l'industrialisation a provoqué une transformation sociale profonde qui n'était jusqu'alors qu'une "tendance". C'était le moment de la grande révolution bourgeoise.

Tout d'abord, le capitalisme a transformé la terre, moyen de production principal de l'époque, en marchandise. Dans le processus, les communs agricoles et forestiers - la forme de propriété la plus vieille et la plus répandue - en sont venus à occuper une place marginale. Et avec eux, la vraie communauté que sont la famille, le clan ou le village, au sein de laquelle tout le monde se connaît par son visage et par son nom parce qu'ils sont liés par des relations interpersonnelles et affectives. Le vide fut rempli tout au long du 19^e siècle par une autre innovation: la communauté imaginaire de la nation. "Imaginaire", non pas parce qu'elle est irréaliste, mais parce que ceux qui sont considérés comme ses membres ne connaissent pas plus qu'une toute petite portion des autres, et doivent imaginer le reste à travers des attributs, des pratiques, des valeurs, des mémoires communes qui sont toujours discutables. La fraternité basée sur l'amitié des relations personnelles ou de travail partagé a fait place à une fraternité abstraite, à la recherche d'un "bien commun" que les nouvelles classes sociales liées au travail salarié remettent constamment en discussion.

En deuxième lieu, on ne peut plus reconnaître dans le travail l'oeuvre de celui ou celle qui l'a fait, à cause de l'homogénéisation du processus dans le nouvel espace productif de la société: l'usine. La nouvelle relation au travail et, à travers elle, à la société et à la nature, était impersonnelle et anonyme, et n'avait plus rien à voir avec "l'être", avec la lignée, ou avec la géographie. Le vide créé par la dilution du serf, du communal, et de la guilde des artisans a été rempli par le nouveau type d'humain abstrait: "l'individu".

Bien que cela puisse sembler étrange aujourd'hui, toutes ces avancées - qui ont permis à l'humanité de croître plus que jamais en nombre, en bien-être, en connaissance - furent produites grâce à la conversion en marchandise de tout ce qui n'en était pas avant, comme la terre, qui n'était habituellement pas louée ou vendue, mais seulement possédée.

Même pour les révolutionnaires du 19^e siècle, il était impossible de nier la nature progressiste de la grande oeuvre du capitalisme. Ils étaient très conscients de comment le boom industriel amenait l'humanité vers l'abondance, augmentant le savoir, et sa conséquence pratique: la technologie. Ils étaient témoins du spectacle historique formidable d'un monde en révolution où les distances étaient transcendées, la population multipliée, l'énergie et l'eau entraient dans les maisons des gens pour la première fois, et les empires les plus distants et fermés voyaient leurs murs céder devant l'assaut du commerce mondial des manufactures. Pour la première fois dans l'histoire, l'humanité avait une telle prise sur l'existence: à travers de nouveaux marchés, nous allions finir par être connectés à tous-toutes à travers le monde; et dans l'usine, l'immense majorité de la société allait partager une expérience commune - tant et tellement qu'elle allait devenir la même chose - au rythme des nouveaux génies mécaniques. Le capitalisme, tel qu'ils le voyaient, préparerait une société égalitaire à travers l'égalisation des conditions de vie, de travail et de relations sociales qui prennent de l'expansion.

Les révolutionnaires qui aimaient les crises et les grandes échelles

Mais ces révolutionnaires voyaient quelque chose de plus: la croissance du capitalisme qui, en premier lieu, n'était pas du tout linéaire. Ses crises, comme toutes les crises précédentes, produisaient une sous-consommation (scandaleuse, misérable situation pour celles et ceux exclu-e-s de la production). En effet, en contraste aux crises de la société agraire, les crises capitaliste n'étaient pas des crises de sous-production, mais de "sur-production": ce n'est pas que les usines ne pouvaient pas produire assez pour les besoins de tout le monde, c'est que la dynamique propre du système économique faisait qu'il était impossible de les vendre aux grandes masses qui en avaient besoin, parce qu'elles n'avaient pas l'argent pour acheter ce qui était produit. De plus, les révolutionnaires affirmaient que tout cela arrivait régulièrement, selon des cycles où chaque déclin menait nécessairement à une confrontation entre un groupe de propriétaire de plus en plus concentré et un groupe de travailleurs de plus en plus mondial et uniforme. Tout le monde allait se battre dans une belle et grande révolution pour le contrôle des États qui maintenaient les structures sociales en place jusqu'à ce que, un peu comme la bourgeoisie du 18^e siècle l'avait fait durant la Révolution française, le prolétariat prenne le contrôle de l'État avec une finalité: diriger un processus massif de démarchandisation, passant ainsi à une société d'abondance où le propos essentiel de la production serait de servir un besoin où l'autre, plutôt que comme des objets ou des services devant être vendus à un prix.

Marx et Kropotkin n'ont jamais proposé de fermer les usines. Ils pensaient que les crises de sur-production étaient le signe des limites du capitalisme, limites où la logique marchande se heurtait aux besoins humains. Mais ils voyaient dans les technologies de production de masse et dans l'échelle de plus en plus grande des entreprises la réflexion d'un progrès qui allait mener la classe ouvrière à "changer le monde par la base". Ils pensaient qu'en éliminant la nature marchande des objets, la "force productive serait libérée", c'est-à-dire

que la productivité serait développée encore plus et avec elle, la connaissance, le bien-être, etc. L'échelle de production se développerait également, jusqu'à constituer un grand État-usine mondial, tellement productif qu'il pourrait satisfaire les besoins de toute l'humanité sans rien d'autre que du travail bénévole.

Rien de tel n'est arrivé. Il n'y a pas eu de "révolution mondiale". Depuis 1871, il y eu des révolutions locales et nationales dans lesquels les communistes et les anarchistes espéraient en voir les premiers signes. La plupart ont été renversées: aucune ne fut capable de produire à grande échelle les cycles suivants de croissance et de crise; et celles qui triomphèrent n'ont jamais amené la démarchandisation de la production. Au contraire, elles donnèrent le pouvoir à des régimes répressifs et totalitaires avec des économies nationalisées très hiérarchisées et inefficaces et des niveaux de bien-être tellement bas chez les ouvrières et ouvriers qu'elles démentirent toute illusion de "libération des forces productives". Quand l'Union Soviétique tomba et que la Chine franchit les premiers pas vers un capitalisme contrôlé par un État communiste, le communisme et le socialisme furent discrédités en tant qu'alternatives. Dans les années '90, leur place fut prise par "l'anti-capitalisme", qui vivote entre affirmer qu'un autre monde est possible tout en niant que le capitalisme et l'espèce humaine puissent survivre ensemble, mais en évitant d'expliquer comment le premier allait se réaliser et comment le deuxième était inévitable. Jusqu'à un certain point, c'était le résultat d'un profond sentiment d'échec de la pensée "alternative" qui suivit la chute du Mur de Berlin en 1989. Mais, faute d'une théorie propre, ça ne pouvait faire autrement que de se transformer en socialisme invertébré, un "grand Non" dans lequel tout en n'importe quoi pouvait entrer. D'une certaine manière, c'était une gauche qui avait tiré sa leçon des faux paradis socialistes, hésitante lorsqu'elle en venait à décrire une quelconque société future, et loin de toute prétention de construire des modèles fonctionnels dans le présent.

3. L'histoire qu'on ne nous a jamais raconté

Des siècles avant que les premiers groupes socialistes et libertaires d'une quelconque ampleur ne soient formés, un courant alternatif avait commencé son chemin avec un focus très différent: le communautarisme.

Le nouveau monde naîtra et s'affirmera à l'intérieur de l'ancien

L'idée de base du communautarisme, c'est que le nouveau monde naîtra et croîtra à l'intérieur de l'ancien. Les changements profonds dans les relations sociales et économiques - les changements de système - ne sont pas le produit de révolutions et de changements politiques. C'est l'inverse qui se passe: les changements politiques systémiques sont l'expression d'une nouvelle forme d'organisation sociale, de nouvelles valeurs, de nouvelles façons de travailler et de vivre, qui ont atteint suffisamment de maturité pour être capable d'établir un consensus social. À partir d'un certain point dans le développement s'établit une "compétition entre les systèmes". Les nouvelles formes, jusque là valide seulement pour une petite minorité, commence à sembler être les seules capables d'offrir un meilleur futur pour la majorité. Petit à petit, elles amplifient leur spectre et leur nombre, embarquant et

transformant des espaces sociaux de plus en plus grands, et devenant le centre de l'économie, reconfigurant la culture, l'idéologie et les bases légales de la société de par l'intérieur.

Pour les communautaristes, les formes égalitaires doivent accompagner le capitalisme dans son évolution comme une société parallèle, pas comme une utopie - la promesse d'une société à venir - mais plutôt comme une hétérotopie: une alternative, un lieu social différent, avec ses propres formes et ses propres valeurs. D'abord, c'est fait par derrière, en apprenant, utilisant et retravaillant des technologies existantes et, à un certain moment, en entrant en compétition avec elle. C'est la perspective du "constructivisme social".

L'objectif premier est toujours de montrer la faisabilité d'une vie démarchandisée, "ici et maintenant", à n'importe quelle échelle. Le communautarisme n'est pas centré sur le fait de créer des partis politiques, mais plutôt de réseauter des petits communautés productives égalitaires. La maxime de l'organisation économique devient "de chacun-e selon ses capacités à chacun-e selon ses besoins": les communautés de biens, de revenus et d'épargne sont constituées, la production est organisée par consensus, et dès le début, on cherche à diversifier les plus possible pour répondre aux différents besoins personnels et pour chacun-e puisse regagner son autonomie.

Les nouvelles relations, ici et maintenant

De 1849 à aujourd'hui, les communautés égalitaires ont toujours fonctionné: communautés icariennes, artèles russes, kibbutzisme israélien, fermes américaines, japonaises ou allemandes... Elles furent sur pratiquement tous les continents, elles eurent des noms différents et des nuances selon le lieu et l'époque, elles sont passées par toutes les sortes de crises, et leurs membres ont fait d'énormes sacrifices. Au lieu de la centralité propre à la classe dans le discours collectiviste, ils ont écrit l'histoire de leur communauté et leur expérience, qui donna une substance à l'idée centrale du constructivisme social: construire - ici et maintenant, au sein de la communauté et entre elle et son entourage - des relations sociales et économiques qui sont souhaitées ou postulées comme alternatives valides au système socioéconomique existant, sans déléguer son pouvoir à des partis ou structures organisationnelles en dehors des communautés elles-mêmes. Sans se considérer "expérimentales" et sans compter sur une "carte routière" détaillée, elles ont créé un héritage et une culture propre, petit à petit. Elles sont les semences d'une société d'abondance.

Dans le cadre du capitalisme juvénile et expansionniste du 19e siècle ou dans le capitalisme des révolutions technologiques et de la guerre permanente qui l'a suivi jusqu'à maintenant, si ces "îlots démarchandisés" souhaitent maintenir leur autonomie et leur approche d'abondance, ils doivent entrer dans le marché: pour vivre sans argent du tout à l'intérieur de la communauté, ils doivent apprendre à penser comme des commerçants à l'extérieur. Ce n'est pas une contradiction: être dans le marché est seulement un moyen pour ne pas perdre le rythme de la technologie dans un système qu'ils veulent dépasser. Mais, en même temps, c'est une façon d'amener les premiers fruits technologiques et culturels de la nouvelle société à l'ancienne. De plusieurs façons - dont l'aspect moral, à cause de l'aspiration à étendre l'amélioration des conditions de vie à plus de gens - c'est le premier pas vers la compétition entre systèmes.

La bourgeoisie, dans son enfance médiévale, introduisit le principe révolutionnaire de l'égalité des origines et amena, dans de petits espaces de la société féodale, quelques améliorations technologiques qui exprimaient leur vision du monde. Elles se déroulèrent toutes loin du centre de production de la valeur de l'époque, les champs. La bourgeoisie commerciale médiévale a inventé des choses importantes, quoique excentriques pour l'époque, soit les chèques, les lettres de change, et les comptes à double-entrée. En comparaison, le communautarisme a démontré dès ses premières heures la faisabilité d'une organisation économique pensée en terme de besoins. Il fut le premier à faire de l'égalité une réalité, en dépit des différences de genres, ou d'origine sociale ou géographique. À travers le 20e siècle, il créa une série de technologies pionnières: la protection contre les intempéries et les installations sanitaires dans les maisons populaires; l'amélioration de la productivité agricole, comme l'irrigation goutte-à-goutte, l'amélioration des semences, ou la gestion scientifique des installations laitières; le développement des logiciels libres pour les réseaux distribués; et les premiers outils d'analyse pour l'intelligence publique. Ce sont des innovations qui continuent d'être importantes, et de plus en plus proches du coeur productif du système économique.

Dans le peu que nous avons vu du 21e siècle, ce sens d'une "membrane" culturelle et technologique entre le passé et le futur, entre la société capitaliste et le petit espace démarchandisé des communautés égalitaires, est devenu plus clair. L'apparition de nouvelles formes de productions basées sur de nouvelles formes de propriété commune - comme le logiciel libre - et d'architecture de communication distribuée - liées directement à la démarchandisation et à la création d'abondance - mettent de l'avant la notion que nous sommes sur le seuil d'une nouvelle phase dans laquelle nous serons capable de changer la nature de la compétition entre systèmes.

Mais, par dessus tout, ce qui justifie une nouvelle ère pour le développement des communications, c'est un changement économique irréversible qui s'impose graduellement: la réduction de l'échelle optimale de production. Ce déclin dans l'échelle optimale de production explique les tendances profondes des crises économiques actuelles, et pourquoi les réponses politiques et corporatives sont souvent contre-productive. Et toute alternative doit se centrer, non sur des classes sociales ou la nation, mais sur une communauté.

4.Échelle et portée

L'échelle optimale est la dimension la plus efficace des unités productives d'une société, la taille à partir de laquelle les inefficacités générées par la gestion de la taille supplémentaire de ces unités excèdent le bénéfice produit par le fait d'être un peu plus gros. Pour chaque dimension du marché et chaque niveau technologique, il existe une échelle optimale de production et il apparaît évident que le développement technologique réduit la dimension optimale, parce que meilleure est la technologie, plus petite est la quantité de ressources - temps de travail, capital et matière première - nécessaires pour produire la même quantité de produits.

De l'ère des économies d'échelles...

Durant l'âge d'or du capitalisme, au 19e siècle, entre le pari du libre marché de l'impérialisme britannique, l'expansion de l'Amérique, l'unification de l'Europe, et la révolution des transports - le clipper (bateau à voile), les chemins de fer et les bateaux à vapeur - les marchés s'accroissaient beaucoup plus vite que la productivité. La taille optimale restait toujours hors de portée, et le capital à atteindre, toujours rare. C'était l'âge d'or, qui a vu les plus authentiques sociétés par action: des efforts collectifs gigantesques qui ont rassemblé les épargnes de dizaine de milliers de petits épargnants et capitalistes pour mettre des nations entières en production, pour affréter des bateaux de plus en plus rapides, dérouler des câbles de télégraphe au-dessus des océans, ou traverser les continents de part en part avec les chemins de fer.

Pendant une grande période, la croissance continue de l'échelle semblait donner raison aux marxistes, kropotkinistes et sociaux-démocrates. Dans les modèles économiques de chacun, sous la dynamique expansive permanente du capitalisme, il y avait le besoin de réduire les prix en augmentant la production à l'heure pour survivre à la compétition, et même - si le propriétaire était le premier à introduire de nouvelles machines ou technologies - générer des bénéfices extraordinaires pendant que les autres usines s'adaptaient. Chaque fois que les capacités productives augmentaient, le bénéfice généré par chaque unité de produit était réduit. Ainsi, pour maintenir ou augmenter les bénéfices, le propriétaire devait produire des quantités encore plus importantes, ce qui demandait l'introduction de nouvelles machines ou processus pour atteindre une échelle toujours plus grande. Finalement, selon ces auteurs, quand la production approche ou même, excède la taille potentielle du marché, des crises de sur-production émergent.

Ce modèle, décrit pour la première fois par Marx, est connu comme "la loi de la tendance à la décroissance du taux de profit". Pendant des décennies, les économistes marxistes répétèrent ce mantra que "la tendance décroissante du taux de profit est compensée par l'augmentation de la masse de produits", et prirent pour acquis que chaque cycle de croissance et chaque crise commencerait avec une échelle plus grande et la développerait encore plus. En conséquence, le capitalisme était sur la voie de créer de grandes entreprises, de véritables monopoles mondiaux dans chaque industrie et dans chaque marché de consommation, ce qui allait comme un gant à la vision marxiste quasi-religieuse d'un Armageddon révolutionnaire grandiose entre le prolétariat et la bourgeoisie, de même qu'à la vision sociale-démocrate selon laquelle le socialisme serait le résultat de la nationalisation de grandes industries par un État démocratique qui aurait atteint une taille critique.

Toutefois, sous chacun des modèles, révolutionnaire et réformiste-nationaliste, se trouvait une présomption qui allait bientôt être démontrée comme erronée: que lors de chaque cycle, une demande plus importante allait apparaître. Il est évident que l'échelle moyenne des entreprises dans un monde capitaliste n'augmenterait pas à moins que les propriétaires ne prévoient une augmentation de la demande, parce qu'avec une demande qui n'augmente pas, s'ils pouvaient produire plus avec moins, ils n'auraient pas agrandi l'échelle, mais l'auraient réduite.

À l'époque où Marx élaborait sa théorie économique - en fait, pour presque tout le 19e siècle - cette demande extraordinaire venait principalement de l'incorporation de l'Asie et de

l'Afrique dans le marché mondial. Le colonialisme, en soumettant les économies en retard et en abattant les barrières pour les produits français et britanniques, augmentait continuellement la demande pour des produits manufacturés, surmontant la tendance à la réduction de la taille des unités productives qui stimulait le développement technologique.

... à l'ère de l'inefficacité de l'échelle

Nous pourrions identifier 1914 comme date du changement. Vingt ans après la division coloniale de l'Afrique entre les grands pouvoirs industriels à la conférence de Berlin, l'espoir que des marchés nouveaux, extra-capitalistes, se joindraient à ces grands pouvoirs s'était déjà dissipé. Les tensions territoriales en Europe reflétaient la rigidité de la délimitation des frontières coloniales. La guerre qui était sur le point d'exploser était une "guerre mondiale" précisément parce que ça signifiait la fin de la première étape de la configuration d'un marché mondial unifié. Les prophéties marxistes devenaient réalité. La crise de '29 semblait les corroborer. Toutefois, à partir de ce moment - à travers une autre Guerre mondiale, le processus de décolonisation de l'Afrique et de l'Asie, et une très longue Guerre froide - les preuves se mirent à démonter l'idée d'un capitalisme qui évoluerait toujours vers l'augmentation de l'échelle des entreprises.

En fait, les grandes entreprises nationales - qui ont fleuri au début du vingtième siècle, après la guerre - étaient seulement centrales dans les pays socialistes et dans quelques régimes nationalistes de nations émergentes. Dans le monde développé, elles fleurirent brièvement comme outil de la reconstruction d'après-guerre. Or, pas plus dans les pays du monde développé que dans les nations émergentes n'étaient-elles le résultat "spontané" de l'évolution des marchés. Dans tous les cas, elles étaient un raccourci pour relancer la production et revigorer l'industrie après l'énorme destruction laissée par la crise et la guerre. Elles atteignirent vite un plafond, spécialement dans le cadre d'économies planifiées pour lesquelles elles étaient devenues des bannières. À chaque nouvelle étape de développement technologique, les Grandes Entreprises Étatiques firent augmenter l'inefficacité, et leurs coûts, dans un tel système centralisé et autoritaire, se répandirent à une vitesse extraordinaire dans tout le système économique. L'URSS, qui promettait de "dépasser les États-Unis" dans le milieu des années '60, entrèrent dans une crise avant les années '70, et dans une décomposition ouverte dans les années '80.

Dans le bloc de l'Ouest, pas même les plus grandes multinationales n'avaient de dimensions comparables aux grands dinosaures étatiques de l'URSS. Malgré tout, le poids de l'inefficacité d'échelle commençait à être évident dès le milieu des années '50. C'est alors que l'économiste Kenneth Boulding a attiré l'attention sur les problèmes de communication, de gestion et de contrôle des grandes organisations pyramidales. Boulding a également fait une mise en garde, car à cause de la taille et du poids de certaines compagnies dans le système économique et leur effet sur l'emploi, les inefficacités menaçaient de s'étendre à toute l'économie à travers l'État. En effet, les entreprises sur-dimensionnées compétitionnaient pour "se l'approprier" et pour se rattraper avec des rentes résultant de régulations sur-mesure pour les coûts des inefficacités dues à leur sur-dimension.

Suivant les avertissements de Boulding, la recherche technologique s'est alors centrée sur la science de l'information et la gestion de données, sur les communications, et sur les formes de travail. La "révolution de l'information" qui commença à cette époque était la première ligne de défense contre les effets de la sur-dimension. Ce n'était pas suffisant,

cependant. Dans le milieu des années '70, il devint évident en Europe - et pas seulement là - que l'État de la période d'après-guerre, capté par les grandes entreprises et les intérêts sectoriels, n'était effectivement pas viable.

C'est alors qu'une série de politiques appelées "néo-libéralisme" fut conçue. C'était fondamentalement une tentative de confronter les résultats de la sur-dimension de l'autre manière possible: en étendant les marchés. Ce qui est original avec le néo-libéralisme, c'est que non seulement cela étend-t-il les marchés dans l'espace - à travers des réductions de barrières tarifaires et la création de zones de libre-échange - mais également dans le temps, avec l'utilisation de nouveaux outils tel la "financiarisation".

Aujourd'hui, le capital est trop gros pour une réelle production d'échelle...

La manière dont les innovations financières et la dérégulation se conjuguèrent pour poser les bases de la crise mondiale de 2008 est bien connue. Ce qui est moins discuté, c'est que dans cette même "exubérance du capital" qui a précédé le crash, un problème de "sur-échelle" s'est manifesté. Les exubérances d'investissement sont un mirage massif produit par le désespoir des investisseurs qui ne pouvaient trouver de place pour leur capital.

Également, ce problème, déjà endémique, fut multiplié par la capture par les banques de l'État et du marché lui-même. L'État avait dérégulé l'activité financière au-delà du raisonnable pour le bénéfice des grandes banques. Les agences d'État étaient impuissantes, et souvent conditionnées ou séduites par la pression de la part des institutions qui étaient considérées comme "systémiques", et qui avaient converti le "trop grand pour tomber" en un drapeau de corsaires. Le marché ne pouvait pas lui non plus agir comme contre-pouvoir. Avec les agences de notation capturées par leurs propres clients - et distribuant des notes hyper-optimistes - la masse des petits investisseurs ne pouvait que suivre les grandes tendances du capital comme indicateur indépendant. L'ennui vient du fait que le mouvement n'était pas indépendant du tout, puisqu'il était canalisé par les mêmes groupes financiers. Le résultat est un système qui, même au milieu du crash, a sauvé les meubles en abusant de l'asymétrie d'information et de ses pouvoirs pour déterminer les prix au détriment de ses propres clients. Aujourd'hui, huit ans après la chute de Lehman Brothers, le système reste fondamentalement le même.

Les racines du problème sont le système financier souffrait également de l'inefficacité de la sur-échelle: la quantité de capital était trop grande en relation avec le commerce productif réel pour que quiconque porte attention à la réalité des investissements, ou même pour démontrer un intérêt dans l'investissement à une échelle reconnue comme étant productive. Le problème à résoudre était - et est toujours - "placer" de gros paquets d'argent qui ne devraient pas, et ne peuvent pas, trouver suffisamment de projets à leur taille.

Durant les deux dernières décennies, il devint fréquent d'entendre chialer dans la presse économique contre le fait qu'il n'apparaissait plus de nouvelles grandes industries justifiant des investissements grandioses comme avant.

La tentative de sauvetage qui arriva avec le néo-libéralisme fut de "financiariser" le marché entier: "d'empaqueter" le risque - soit d'en "dissoudre" un peu de celui-là avec un peu de celui-ci - et de créer des abstractions de valeur sur lesquelles parier plus qu'investir ces quantités astronomiques de capital. Enron, l'entreprise qui a fait de la financiarisation son

produit bannière, a rendu possible le fait d'investir dans des choses comme des "mégabits de bande-passante installée" ou des "mégawatts consommés", montrant ainsi que pas même les compagnies de télécommunication et d'énergie n'étaient capables de remplir les besoins de placement des grandes quantités de capital. Et les fameux produits hypothécaires dérivés, qui furent au centre de la crise de 2008, démontrèrent que le secteur de la construction était lui aussi devenu trop petit pour l'échelle du capital qui souhaitait jouer sa chance avec lui.

La crise de 2008 a éclairé l'origine de la "décomposition" avec laquelle nous avons commencé ce manifeste: la destruction simultanée des deux principales institutions sociales, l'État et le marché, par la faim pour les rentes des compagnies de sur-échelle - et les compagnies financières ne sont que la pointe de l'iceberg - qui y voient le seul moyen de compenser pour leur propre inefficacité d'échelle. Ce que tout le monde a vu dans le secteur financier dans les années qui ont suivi la faillite de Lehman Brothers, s'est ensuite vu avec la même clarté dans les entreprises dominantes de secteurs apparemment aussi différents que l'énergie ou l'agroindustrie.

... et l'échelle optimale s'approche d'une dimension communautaire

Mais si le résultat des politiques financières néolibérales était l'objet d'un examen public scrupuleux, ce qui ne reçoit généralement pas la même attention, c'est comment la révolution de l'information a jumelé la mondialisation du commerce des biens avec la réduction de l'échelle optimale pour créer toute une série de nouvelles formes productives. Assurément, la raison est que les premiers à en bénéficier furent des milliers de petits-commerçants asiatiques, les vrais moteurs de la réduction drastique de la pauvreté mondiale. C'est seulement une décennie plus tard, au milieu de la crise, que les nouveaux modèles ont commencé à atteindre l'Europe et les Amériques, conduisant à une vague de projets entrepreneuriaux durables et de petite échelle, sur une nouvelle base technologique et souvent orientée vers une demande de niche sur le marché mondial.

Nous pouvons regrouper ces nouvelles formes autour de deux grandes tendances: le "mode de production P2P" et "l'économie directe". Le mode de production P2P reproduit le modèle du logiciel libre dans toutes sortes d'industries où le savoir condensé dans la conception, le logiciel, la créativité, les plans, etc., est central dans la création de la valeur; et peut être accumulé dans un "commun immatériel universel" qui peut être amélioré, réformé, et utilisé de manières alternatives pour plusieurs sortes de projets différents.

Cette multifonctionnalité des outils et de la chaîne du travail - que les économistes appellent la "portée" - est la clé de l'économie directe, une manière de créer des produits en petits groupes et de les lancer sur des marchés mondiaux en utilisant, d'une part, une chaîne d'industrie et des logiciels libres externes, adaptables et à faible coût, et, d'autre part, des systèmes avancés de vente ou de financement collaboratif.

En d'autres mots, devant vos yeux, à la fois avant et après la grande crise financière, une nouvelle sorte d'industrie de petite échelle s'est développée, caractérisée par le fait d'être mondiale et d'aller chercher son capital et son crédit en dehors du système financier, quelques uns sur des plateformes de financement collaboratif, d'autres en annonçant des "pré-ventes" et en recevant des donations en échange de leur marchandise. En fait, c'est une industrie de capital "libre": qui n'a pas à abandonner la propriété de l'entreprise aux

propriétaires du capital. D'une part, parce que ça réduit ses besoins en utilisant les outils technologiques disponibles publiquement, comme le logiciel libre, et d'autre part, parce qu'il obtient le peu de capital dont il a besoin sous la forme de dons et d'argent avancée sur les ventes.

Pris ensemble, la production P2P et l'économie directe, deux façons de substituer l'échelle pour la portée, sont à l'avant-garde d'une économie productive en mouvement de plus en plus rapide vers une réduction d'échelle. Ils sont donc essentiels pour comprendre en quoi le communautarisme a une occasion unique dans ce siècle nouveau.

5. Construire l'abondance ici et maintenant

L'abondance a à voir avec la production, pas avec la consommation

L'abondance est un concept économique appartenant au cadre de production, pas de consommation. L'abondance existe quand une unité supplémentaire peut être produite sans que cela suppose une hausse perceptible des coûts. Pour les économistes, cela se réduit à une phrase: "le coût marginal nul". Dans un marché compétitif idéal, quand le coût marginal est de zéro, le prix qui maximiserait le bénéfice du producteur serait aussi de zéro.

Le sens commun dirait qu'une entreprise n'aurait aucun incitatif à continuer à produire. Mais dans la réalité, c'est le contraire qui se passerait. Même si le prix du produit est zéro, l'intérêt du producteur est de produire le maximum possible pour diluer ses coûts de base le plus qu'il peut parmi toutes ses unités produites. C'est à ce moment théorique, à un prix de zéro, quand une entreprise arrête de penser au marché et commence à chercher la maximisation de la satisfaction des besoins humains auxquels ses produits répondent.

C'est donc dire que, si le coût marginal approchait zéro, les produits seraient "démarchandisés", arrêteraient d'être des marchandises qui doivent être vendues parce que si elles ne le sont pas, ça signifie une perte. Par conséquent, à partir d'un certain niveau, n'importe qui pourrait profiter autant qu'il en a besoin sans abandonner quoique ce soit, et la même rationalité qui oriente le comportement des entreprises vers la maximisation des bénéfices mènerait vers une économie centrée sur la satisfaction des besoins humains: n'importe qui pourrait profiter autant qu'il en a besoin sans abandonner quoique ce soit.

Cela ne veut pas dire que le capitalisme tend à se "démarchandiser" par le simple effet de la compétition. Mais cette solution extrême d'un modèle de base d'analyse économique est à tout le moins très éclairante.

En pratique, l'abondance existe quand le coût de production d'une unité supplémentaire est négligeable et qu'avec un calcul raisonnable de la demande potentielle, nous pouvons le faire indéfiniment. Par exemple: le coût de servir une page web ou un livre électronique à un usager supplémentaire depuis notre propre serveur est, à toutes fins pratiques, de zéro.

Un produit raréfié dans un réseau décentralisé est abondant dans un réseau distribué

Nous pourrions dire que cet exemple ne serait vrai qu'à l'intérieur d'un nombre défini de requêtes, mais que si le nombre de personnes qui veulent lire notre livre devait dépasser un certain point critique, nous aurions à augmenter la bande-passante et le nombre de serveurs également. Donc, si nous y regardons sur le long-terme, l'augmentation des coûts devrait être attribuée aux unités servies. Le coût marginal, le coût associé à la dernière unité distribuée, ne serait pas zéro. L'abondance, dans ce cas, n'aurait été qu'une illusion, un mirage, comme le coût d'amener une personne de plus au travail dans notre voiture: c'est presque zéro... jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place. Une fois que les sièges sont pleins, nous avons besoin d'une nouvelle voiture, ou du moins d'un billet d'autobus, pour chaque personne que nous voudrions transporter. Le coût marginal, l'augmentation en coût pour une personne supplémentaire, serait positif et très facilement perceptible.

Mais dans notre exemple, celui d'un bien informationnel, la critique serait bonne seulement si les copies sont distribuées depuis un seul serveur. Si nous le partageons sur un réseau distribué avec d'autres usagés qui, en le téléchargeant, le rendent accessible aux autres à leur tour, chaque nouveau téléchargement, chaque nouvel usager, veut dire un nouvel espace possible pour que d'autres puissent le télécharger plus. Plus il y a de personnes qui le téléchargent, moins il y aura de possibilités qu'un membre du réseau n'ait à augmenter leurs coûts afin que quelqu'un puisse télécharger une nouvelle copie, quelque soit la vitesse ou la grandeur de l'augmentation dans la demande.

C'est indubitablement l'enseignement le plus important qu'Internet nous a appris: le même produit qui est abondant dans un réseau distribué ne le serait certainement pas dans un réseau centralisé ou décentralisé. Et, à l'inverse, ce qui est rare dans un réseau centralisé ou décentralisé, peut être abondant dans un réseau distribué.

Cette découverte peut sembler limitée, puisque avec les technologies actuelles, elle n'affecterait que les biens intangibles. Mais quelques uns de ces biens intangibles - comme le design industriel, les outils, ou les processus - sont le moteur de l'augmentation de productivité de biens physiques et, depuis la Guerre froide, le pourcentage qu'ils représentent dans toute la valeur produite n'a fait qu'augmenter. Leur conversion en biens libres ne peut faire autrement que d'avoir un profond effet sur tout le système productif.

C'est ainsi que fonctionne la création de logiciel libre par exemple, tout comme le fait la croissance de l'économie entière en général, l'immense majorité étant démarchandisée, que nous incluons sous l'étiquette "le mode de production P2P". En même temps, l'économie directe utilise les résultats de l'innovation en dehors des appareils productifs contrôlés par les industries de sur-échelle et le système financier de très grande sur-échelle, augmentant la productivité dans la fabrication de biens tangibles et abaissant toujours plus l'échelle.

Le "mode de production P2P" est un modèle pour la production d'abondance

Bien que nous sommes encore loin d'une abondance générale, nous avons un modèle de production d'abondance pour les biens intangibles et l'innovation - le "mode de production

P2P". À son tour, celui-ci alimente un secteur, l'économie directe, qui démontre assez de productivité dans le marché pour compétitionner et battre l'industrie "de l'extérieur", sans l'aide de la finance de sur-échelle. C'est-à-dire, ce nouvel écosystème productif est capable de compétitionner et de gagner du terrain contre un géant qui bénéficie de l'avantage de rentes hors-marché, comme des réglementations sur-mesure, des subventions, des brevets. On parle de ces mêmes rentes hors-marché qui se multiplient avec le néolibéralisme et qui ont produit l'érosion simultanée de l'État et du marché, soit la décomposition sociale. Ainsi, la seule démonstration qu'une alternative productive existe est déjà une grande nouvelle. Cet espace social et productif autour des "nouveaux communs digitaux", ou simplement, des "communs", est aujourd'hui l'équivalent des premières villes et marchés de la bourgeoisie médiévale, un espace où de nouvelles relations non-commerciales apparaissent, et la nouvelle logique, jumelées à des signes d'autonomie, commence seulement à montrer un impact limité mais direct sur la productivité. Tout au long du Moyen-Âge tardif, la bourgeoisie était capable de mener ces villes à se transformer, d'abord en un grand "atelier urbain", puis, plus tard, en des "démocraties municipales". Une tâche historique similaire, maintenant avec la société d'abondance comme but, est ce qui attend le communautarisme. Parce que toute cette réduction d'échelle rapproche chaque fois la taille optimale des unités productives de la dimension communautaire, et ainsi, pointe vers les communautés comme protagonistes d'une société d'abondance. Et c'est dans la communauté que nous pouvons comprendre pourquoi la lutte pour dépasser un système socio-économique ne peut pas être proposée comme une plateforme électorale, aussi révolutionnaire peut-elle être, mais plutôt, se réalise dans un cadre d'une compétition plus profonde.

Les deux côtés de la productivité

La « productivité » est un mot qui évoque le rejet parmi de grands pans de la population. Pendant des années, les salaires ont été réduits, les journées de travail allongées, et des milliers de travailleurs et de travailleuses ont été mis-e-s à pied au nom de l'augmentation de la productivité. Il est normal que ce mot donne des frissons, parce que dans des situations de stagnation, et dans un cadre capitaliste, c'est exactement ce que ça signifie.

En réalité, toutefois, une augmentation de la productivité signifie pouvoir faire plus avec moins de ressources et c'est la mesure des alternatives systémiques. La fameuse « libération des forces productives » dont les vieux révolutionnaires pensaient qu'elle allait succéder au capitalisme, n'est rien d'autre qu'un développement général de la productivité. Le moteur de l'augmentation de la productivité est un changement technologique, compris largement afin d'inclure des formes d'organisation et des structures. Du point de vue d'une communauté, le centre du développement de la productivité aujourd'hui est le logiciel libre, dans un réseau distribué, et par des outils et des chaînes de production mutli-usage et à faible coût : tout ce qui nous rapproche de l'abondance.

Une augmentation de la productivité signifie « sortir plus de jus » des facteurs : avec la même quantité d'intrants, produire plus de valeur dans la même période de temps. L'augmentation de la productivité signifie, par exemple, tirer plus d'énergie d'un panneau solaire, avoir besoin de moins d'eau pour produire la même quantité de légumes ou plus, ou avoir de nouveaux programmes qui réduisent le nombre d'heures passées à des tâches répétitives.

Mais pour un capital de sur-échelle, dans des situations de stagnation où il n'y a aucun nouvel investissement ou amélioration technologique, la « productivité » signifie, avant tout, employer/utiliser plus intensivement le facteur travail . C'est-à-dire : avoir des heures de travail gratuitement – par exemple, en allongeant la journée de travail sans rémunérer les heures supplémentaires; ou par des réductions de personnel, pendant qu'on surcharge celles et ceux qui restent d'une façon déraisonnable – ce qui est l'équivalent d'une réduction de salaire. Des moyens alternatifs et parfois complémentaires pourraient inclure la réduction de la qualité des matériaux bruts et, incidemment, leur coût, sans que les consommateurs et les consommatrices ne le réalisent; ou cesser de prendre responsabilité pour les externalités créées par la production, comme déverser des déchets non traités dans une rivière pour économiser sur les filtres et les purificateurs. Pas étonnant que le mot « productivité » soit effrayant.

De la perspective des communautés, toutefois, développer la productivité signifie quelque chose de complètement différent. La principale manière de l'obtenir est aussi nouvelle qu'elle est inaccessible à une entreprise typique, qui est sur-dimensionnée et anxieuse de toucher des rentes.

Prenons encore l'exemple de la publication d'un livre en ligne. Pour calculer la productivité des facteurs, il faudrait trouver le ratio entre le nombre de téléchargements et le nombre de facteurs employés dans leur production. Mais si, comme nous l'avons dit plus haut, plutôt que de le diffuser sur un seul serveur, nous le partageons sur un réseau distribué, le coût d'un téléchargement supplémentaire sera de zéro. À ce moment-là, nous sommes dans un monde d'abondance. Même s'il avait un succès incroyable, et que des centaines de milliers de personnes téléchargeaient une copie du livre, nous n'aurions pas besoin d'augmenter l'utilisation de facteurs. La productivité du travail nécessaire pour écrire, éditer, et mettre en forme le livre augmenterait à chaque téléchargement supplémentaire.

Mais adopter cette voie signifie accepter que le prix de l'abondance d'un bien – ce qui désigne tout contenu numérique dans un réseau distribué – est de zéro. Et avec des prix de zéro, ce n'est pas si facile d'assurer au capital les dividendes qu'il désire. Ainsi, les maisons d'édition, les géants des logiciels, les compagnies pharmaceutiques, et les studios de films essaient de maintenir une rente « extra-marché » (hors marché?), sous la forme d'un monopole légal appelé « propriété intellectuelle ». Et c'est pourquoi les compagnies de musique dépendent de structures centralisées, ce qui vient avec un coût marginal considérable, comme iTunes ou Spotify, pour contrôler la distribution contrôlée de leur produit, afin de pouvoir forcer le maintien de prix positifs.

Créer artificiellement la rareté est devenu une mode de vie pour l'industrie de sur-échelle

Les industries traditionnelles de l'information et du savoir sont engagées dans la production artificielle de la rareté. Les théories économiques contemporaines ont décrit la propriété intellectuelle comme « non nécessaire » pendant des années, et il y a de plus en plus d'économistes de renom qui pensent que ses effets négatifs dépassent de loin les positifs. De grands réseaux distribués, dans lesquels des millions de personnes partagent des fichiers, sont un médium infiniment plus efficace pour distribuer un produit numérisé que Facebook, Twitter, Google Books ou Amazon. Mais le contenu des industries ont maintenu une poigne légale et politique pendant des années, ce qui leur coûte des millions de dollars

à chaque année en avocats et en lobbyistes, pour être capables de s'approprier de tels réseaux par la loi et emprisonner leurs défenseurs.

Dans la production de biens physiques et de services, le contraste n'est pas moins drastique. En contraste avec l'entreprise capitaliste, dans une communauté égalitaire, l'augmentation de la productivité se traduit par une réduction du temps de travail que quelqu'un-e doit dédier au maintien d'un mode de vie confortable sur la base de la vente de produit au marché.

Nous devons dire que la réduction du travail signifie que nous pouvons passer plus de temps, non pas à regarder le plafond, mais dédié à d'autres sortes d'activités, comme apprendre de nouvelles disciplines, jouer, peindre, ou développer des contributions aux communs sous la forme de logiciel libre, de plans, de livres ou de contenu audio-visuel dans le domaine public. Des activités qui nous montrent en quoi consistera le genre de travail qui va substituer au travail salarié alors qu'on s'approche d'une réelle société d'abondance; l'expression d'habiletés (skills) motivée par le plaisir de profiter des interactions avec les autres. Le plaisir d'apprendre, d'expérimenter, et de contribuer. C'est l'opposée de la forme d'esclavage sophistiqué imposée par la rareté.

L'abondance est la magie qui rayonne de "l'éthique hacker"

Quiconque a vécu ou passé assez de temps dans une communauté égalitaire a senti combien l'abondance évolue par la réduction du travail forcé par la rareté et ses substitutions graduelles par un travail compris comme l'expression personnelle et volontaire du plaisir d'apprendre et de contribuer. Quand tout est en commun et que la responsabilité est partagée, il n'y a pas de division entre le temps de vie et le temps de travail. Tu peux être toi-même, et le développement par le travail nous incite à apprendre de nouvelles choses, dans de nouveaux domaines, et à continuer à avancer. Alors, nous cessons d'être de simples «technicien-ne-s» ou «spécialistes» et devenons «multispécialistes». C'est la manière de se développer intellectuellement qui convient naturellement non seulement à la réduction d'échelle, mais surtout, avec le développement de portée, la capacité de créer plusieurs choses différentes avec la même base productive. La multispécialisation est un progrès vers la fin de l'atomisation du savoir qui s'est développé parallèlement à la division du travail aux limites de l'usine industrielle (?)

L'abondance est la magie qui scintille à travers « l'éthique hacker » et des groupes d'utilisateurs de toutes sortes. Ce n'est pas une coïncidence si une éthique de travail basée sur le savoir et la jouissance s'étend au-delà du monde communard – où elle a toujours existé – en même temps que l'expansion sociale de l'Internet et les premières formes de production P2P. Les premières manifestations culturelles de réseau distribué ont cultivé le plaisir de découvrir toutes ces applications de savoir qui font beaucoup de bien mais ne sont pas des marchandises. Elles célébraient le fait qu'elles aient de la valeur, parce que même si elles avaient un prix de zéro, elles nous révélaient la fraternité de partage du savoir, et, avec le temps, ont amélioré la vie de centaines de milliers de personnes.

Pendant près d'un siècle, le capitalisme a été incapable de transformer les augmentations de la productivité en réduction des journées de travail. « L'éthique hacker » combinée à la production P2P montre comment le développement de l'abondance mène, dès le premier

pas, à l'abolition progressive du travail forcé par la nécessité. Cette forme de travail entre en compétition et s'oppose au temps dédié à l'apprentissage, à vivre, à jouir de la vie.

Le chemin vers l'abondance ne passe pas par produire moins

L'abondance n'a rien à voir avec la consommation, et encore moins avec le consumérisme. En réalité, le consumérisme n'est pas un « état du capitalisme », mais une forme de consommation compulsive avec laquelle certaines personnes, réduites à des individus isolés lorsqu'elles atteignent le marché, essaient de se guérir (recover) de l'angoisse, la solitude, l'anxiété d'un travail vidé de son sens, et un mode de vie atomisé qui, comme le système qui les a produit, « ne va nulle part ». Une partie de la classe moyenne pratique le consumérisme avec la même ferveur avec laquelle elle en parle ensuite comme si c'était une faute universelle. Certain-e-s clament la « réduction de la consommation » et la « décroissance » comme une alternative systémique. C'est une vision myope : le consumérisme n'est pas le centre du système économique actuel. C'est le symptôme spirituel, visible seulement chez une minorité privilégiée, d'une maladie plus largement répandue – la même qui produit la sous-consommation chronique dans laquelle la majorité de l'humanité continue de vivre et les désastres environnementaux qui les ébranlent.

Guérir cette maladie ne veut pas dire produire moins, ou « retourner » aux technologies pré-capitalistes. Renoncer à la productivité conquise par le savoir scientifique signifierait plus d'exclusion et de pauvreté. Échanger l'industrie contre l'artisanat, et l'agriculture dépendante des technologies pour des formes moins productives voudrait simplement dire une réduction de la productivité et, ainsi, gaspiller encore plus de ressources humaines et naturelles que ne le font les inefficacités de la sur-échelle. Renoncer au développement technologique n'est rien d'autre qu'adopter des formes de production plus coûteuses en ressources.

Au contraire, nous voulons produire l'abondance ici et maintenant, à une autre échelle et selon une autre logique – celles des communautés et des besoins réels des personnes – développant de plus en plus de technologies productives libres, parce que seule une plus grande productivité nous rendra capable de consommer moins de ressources naturelles non-renouvelables, moins d'heures de travail forcée par la nécessité, et moins de capital, tout en prenant responsabilité pour le bien-être des autres.

S'il n'y a qu'une chose à laquelle nous ne pouvons renoncer sans empirer les choses, c'est l'abondance. C'est difficile, et ça continuera de l'être, de dépasser les « clôtures » et les « hurdles » que les brevets ont mis dans le chemin du savoir scientifique. Beaucoup de dommages ont été créés par l'évolution vers la création artificielle de la rareté dans les industries chimique, agricole et pharmaceutique. Nous ne devons pas confondre le développement scientifique et technologique avec leur application monopolistique et orientée vers la recherche de rentes, dont les entreprises de sur-échelle en recherche technologique, semencière et biomédicale ont fait leur produits-étendards. Dans l'application de la génétique à l'agriculture, par exemple, il y a une promesse d'abondance, même si son utilisation par Monsanto aujourd'hui signifie dans l'existence quotidienne, la destruction de l'environnement, une rareté artificielle et la destruction de la liberté des producteurs et productrices.

Qu'allons-nous faire de la surexploitation des ressources naturelles?

La fin de la sur-utilisation des ressources naturelles ne sera pas atteinte en produisant moins ou en revenant à des technologies dépassées, mais par le chemin vers l'abondance. Cela peut être observé clairement dans l'exploitation agricole. En Israël, où les kibboutz et le mouvement coopératif était le noyau de la production agricole et le leader des innovations technologiques, la production entre 1948 et aujourd'hui a augmenté d'un facteur 16, soit 3 fois l'augmentation de la population. Et alors que la surface des terres irriguées est passée de 30 000 hectares à 190 000 hectares, 12% moins d'eau est consommée. Ainsi, le développement technologique encouragé par le secteur communautaire a augmenté la productivité générale – par pas moins de 26% - réduisant significativement le coût de production d'une unité supplémentaire, et, de ce fait, s'approchant de l'abondance. Mais augmenter la productivité d'un facteur encore plus grand – nous a-t-on dit pendant des décennies – mènerait à un effondrement régional si la production continuait d'augmenter. En lieu de quoi plus de production et plus de productivité, plutôt que de mener à un plus grand stress sur les ressources, a réduit la consommation totale de l'eau.

Mais renforcer les communautés et la productivité du secteur communautaire n'est pas le point central du discours officiel ou du consensus politique en Europe ou parmi les libéraux états-uniens. Dans le discours, nourri pendant des décennies par le catastrophisme qui rampait dans tous les messages, des blockbuster hollywoodiens aux documents officiels de l'Union européenne et des États-Unis, c'était toujours de justifier à tout prix le fait que l'État payait le coût de la transformation des grosses entreprises de sur-échelle pour éviter la catastrophe qu'elles avaient elles-mêmes créée et reportée. Au nom de la catastrophe imminente, nous avons à payer les compagnies de voiture pour le coût de leurs infrastructures lorsqu'elles allaient vers les voitures électriques, et donner des subventions folles aux grosses compagnies d'énergie, assurant la centralité alors que les technologies pointaient déjà vers une énergie renouvelable distribuée. Le processus était, et est, un festival de capture de la rente et de corruption qui a même attiré Mondragon, le groupe de coopératives qui, pour des années, a été le modèle mondial précisément à cause de son échelle excessive et de sa distance avec les modèles communautaires.

Cela ne pourrait en être autrement. Pendant des années, adhérer au discours écologiste signifiait choisir entre deux fausses options. La première : ignorer la misère et la faim de la plus grande part du monde, et militer pour la réduction de la productivité. La seconde : joindre la liste de celles et ceux qui veulent enlever leur souveraineté aux personnes et aux communautés et donner plus de rentes aux monopoles. Évidemment, c'est une situation perdante.

Relier les points

Si nous relient les points du changement économique de notre époque, la première chose que nous observons est certainement une grande crise d'échelle dans laquelle de gros fonds et des compagnies au volume dysfonctionnel asphyxient les deux principales institutions du système – l'État et le Marché – et accélèrent leur décomposition mondiale,

décomposition qui a des coûts humains et environnementaux énormes. Mais si nous étendons le cadre (théorique?), nous voyons également que la « mondialisation du petit », le logiciel libre et les réseaux distribués ont créé le premier système d'innovation technologique non-commercial.

6. Conquérir le travail, reconquérir la vie

L'augmentation constante des échelles de production durant près de deux siècles, et avec elles, de la division du travail et du savoir (de la connaissance), a produit une érosion de la relation entre les gens et le travail concret qu'ils font. Pour de plus en plus de gens, il est devenu difficile de comprendre ce que le travail veut dire et la contribution qu'il apporte à leurs proches et la société, en dehors d'un salaire et de quelques journées « off » par année. C'est ce qui a été appelé « l'aliénation ». Une échelle énorme, un travail tellement spécialisé et répétitif qu'il semble insignifiant, l'homogénéisation du travail de tout le monde et sa résultante, le caractère interchangeable des travailleuses et travailleurs, ont fait du sens – l'utilité sociale et intellectuelle du travail que chaque personne faisait dans la société (? quand? Dans le passé?) - quelque chose d'étranger à la vie des gens. Le « travail » est devenu la non-vie, en comparaison aux « congés » (time off), qui est vraiment humain et réservé à la famille et aux ami-e-s, c'est-à-dire une communauté.

Il aurait été (?) raisonnable de croire que ce phénomène s'effacerait avec la réduction graduelle de l'échelle optimale de production et la lente émergence de la multi-spécialisation – alors que les industries devenaient de plus en plus indépendantes de l'incorporation (??) du savoir -. Mais la vérité, c'est que les nouvelles générations sont privées de travail, aussi aliénant soit-il (?).

Ne pas pouvoir accéder à un emploi, c'est être en exil social

Pendant 15M [un mouvement de manifestations anti-austérité qui ont commencé le 15 mai 2011 à Madrid avant de se répandre (et qui est relié au mouvement occupy?)], c'est devenu la mode en Espagne d'appeler les jeunes gens qui allaient ailleurs dans le monde pour travailler, des « exilé-e-s ». Pendant ce temps, selon les statistiques officielles, 40% de celles et ceux qui sont resté-e-s étaient sans emploi. C'était elleux, les vrai-e-s exilé-e-s: illes étaient séparé-e-s de la vie productive, séparé-e-s de la collaboration et de la vie sociale et séparé-e-s d'une relation avec la nature.

La vie entière de ceux qui ont essayé d'entrer dans le marché du travail au début de la crise est une anomalie. En étant étranger-ère-s de la réalité dont illes faisaient partie, illes devinrent spectateur-trice-s, même d'elleux-mêmes; avant, les gens utilisaient des cellulaires dans les manifestations, maintenant illes utilisent des caméras (???). La séparation du travail devint vite évidente dans l'émergence de discours (anti-) consuméristes; la consommation – leur seule façon de participer à une économie qui leur est étrangère – est devenue pour plusieurs l'explication de tout le système social et de ses échecs... Une des manières d'exprimer cette aliénation générale était de substituer la traditionnelle centralité d'une demande d'accès au travail avec une demande d'une rente garantie par l'État.

Vivre en dehors de l'espace social créé par le travail, c'est aller en exil social, c'est perdre ou ne jamais avoir eu la position d'un-e vrai-e membre de la communauté : ne pas être parmi ceux qui transforment le travail en richesse, mais parmi ceux qui dépendent de rentes.

Tout ce qui a défini cette crise a coïncidé avec ceux qui ont atteint l'âge adulte avec elle comme des mineur-e-s permanent-e-s. Tout a mené à leur mise en isolement en tant qu'individus-consommateurs. Cet isolement est nécessairement frustrant. C'est une aliénation qui est ressentie comme telle, comme insensée (dénuée de sens?). Mais la recherche d'un sens en-dehors du travail – ce qui veut dire en-dehors de la communauté, de la société, de la nature – peut facilement mener les gens à la recherche d'une consolation dans des communautés illusoires (fictives? Virtuelles? Irréelles?) qui nous absorbent sans nous offrir ce qui nous fait sentir que nous sommes un élément utile d'une vraie communauté : la capacité de contribuer au bien-être les un-e-s des autres par la production. C'est pourquoi ces dernières années ont vu la croissance du racisme, de l'antisémitisme, de la xénophobie, du jihadisme, et de sectarismes religieux et politiques.

Il n'y a aucune réalisation de soi sans travail

Et précisément à cause de ça, le vieux slogan communard de la « conquête du travail » est plus d'actualité que jamais. « Conquérir le travail », retrouver sa place centrale dans la société en passant par la communauté, en l'organisant (?) et en le créant, est la seule chose qui peut renverser la vapeur vers le vide du discours consumériste, le rejet des différences, la xénophobie et les mille et uns nationalismes qui émergent, cherchant à créer encore plus de frontières et de rentes. C'est la seule chose qui peut recréer du sens et permettre la connaissance et la réalisation de soi, c'est-à-dire pour chaque personne de vivre selon ses valeurs. Donc, le travail a une dimension morale inévitable, et c'est pourquoi conquérir le travail rend possible une régénération, une reprise de pouvoir personnel de toute une génération et d'une grande masse de gens, ce que l'activisme politique ou la conformité politique (?) ne pourront jamais offrir.

Jamais la technologie et le savoir n'ont-ils permis qu'autant de bien-être puisse être produit à des échelles aussi petites qu'aujourd'hui. Jamais il n'a été aussi facile de devenir protagonistes de la production et de la construction de notre environnement; jamais les technologies disponibles n'ont-elles incorporé ou développé autant de connaissances qu'aujourd'hui; jamais les processus productifs n'ont-ils été aussi transparents à propos de leur relation avec leur environnement avec autant de facilité et une portée aussi impressionnante qu'aujourd'hui. Et pourtant, malgré tout, rarement auparavant l'air du temps n'a-t-il été autant déconnecté des possibilités d'un « moment historique ». La cause, une fois de plus, est l'impact moral de la décomposition (de quoi déjà?) et du chômage (?).

Le chômage (?) est l'expression de la destruction de la capacité productive. En termes économiques, c'est la pire forme de gaspillage, la plus dégueulasse (?) des inefficacités. Et l'effet sur le moral de quiconque en souffre est un boulet ou un acide qui dissout la confiance en soi et l'assurance de son potentiel de créer. Le chômage nourrit la peur, et la peur paralyse et aveugle.

Conquérir le travail, c'est reconquérir la vie

La première manière d'empowerer (?) les exilé-e-s du travail et de son sens est de rendre visibles les choses que nous croirions impossibles à cause de la peur et de l'insécurité, car cela les encouragera à se responsabiliser envers leur communauté. La génération qui a été expulsée du système productif est appelée à conquérir le travail et, avec lui, la vie.

L'abondance est l'horizon duquel nous rapproche le développement de la connaissance dans notre espèce. Ce n'est pas qu'une question de chiffres, de mathématiques, ou de comptabilité, mais également d'éthique, de désirs, d'émotions et d'esthétique. Nous créons la technologie, qui en retour nous transforme, transforme ce que ça veut dire que d'être humain dans la nouvelle ère, que nous avons nous-mêmes fondée. Et de là, nous pouvons nous imaginer et construire l'abondance avec une force renouvelée.

Le moment est venu de prendre l'initiative, de commencer à construire des communautés productives égalitaires, et non comme des expériences ou des « îles » dans un océan de grandes échelles. Au début, elles ne seront que des « exemples ». Mais l'exemple, accompagné de l'idée que l'émulation est possible, sont plus puissants que toute forme de propagande.

L'alternative communale n'apporte pas la confiance grégaire d'un troupeau (hooligan?) politique, ou la fierté vide du racisme. Appartenir à une communauté est une reconnaissance à travers le travail et l'apprentissage, pas une « essence » héritée d'une culture nationale ou de naissance, ou le résultat d'une adhésion en substance ou d'une carte d'identité. Ce n'est pas le produit de l'imagination permanente d'un affrontement avec un quelconque mal universel. C'est une construction constante avec d'autres, un « faire » dans lequel nous grandissons tou-te-s ensemble, partageant toujours plus de responsabilités, donnant et recevant de la confiance. C'est l'opposé du sentiment d'impunité qui libère le suiveux qui est protégé par son leader, le drapeau ou la marque d'allégeance politique sur un bruit de fond de bagarres de rues, [etc., voir les textes!]. Être communard-e, c'est gagner autonomie et sécurité dans une « fraternité » d'apprentissage, redécouvrir la valeur et la valorisation dans le travail partagé. Être communard-e, c'est mettre en action les valeurs en lesquelles nous croyons, pas compétitionner pour les crier le plus fort ou les brandir comme une arme menaçante. Être communard-e ne donne pas la tranquillité immobile du yogi ou du mystique qui cherche le silence de la solitude, mais plutôt la sérénité de celle ou celui qui cherche à écouter et à inclure les autres, sans utiliser la rage comme excuse pour ne rien faire ou se cacher derrière le mépris d'une supposée supériorité. Être communard-e est un mode de vivre, d'apprendre, de construire en partageant tout ça avec d'autres.

Nous devons grandir avec d'autres pour pouvoir reconquérir la vraie vie. Toute « sortie de secours individuel » n'est rien d'autre qu'une forme de plus de « sauve qui peut ». Bien sûr, quand tu te retrouves dans un monde en décomposition, tu peux essayer d'accumuler un peu d'argent, de trouver une maison loin de tout, et vivre dans rien vouloir savoir de personne; ou dénicher un emploi stable mais peu rémunéré, y interagir le moins possible et reléguer la vie à ce qu'il reste de ta journée après les heures de travail. Mais ces stratégies ne sont pas réellement satisfaisantes, elles ne sont que des façons différentes de battre en retraite de manière plus ou moins ordonnée. À moyen-terme, elles sont une manière de te condamner à la mélancolie. T'isoler, te marginaliser, même si tu arrives à vivre sans

prioriser constamment la survie financière, signifie renoncer à croître, à se développer, à porter des idéaux personnels sur la vie juste. C'est une autre forme d'exil.

Les communautés égalitaires existantes devraient s'ouvrir et servir de tremplin à l'expérience d'une génération nouvelle. Retrouver son pouvoir, c'est aussi découvrir par la pratique que dans une communauté, les problèmes, aussi dérangeants qu'ils puissent être, s'amortissent plutôt que s'entre-choquent, et les joies et les victoires ont des échos qu'il est impossible d'entendre seul-e.

7. De l'addition à la multiplication

Le communautarisme ne vend pas un paradis, ne distribue pas des remontrances et ne menace pas les sceptiques avec un futur catastrophique. "Reconquérir le travail" - pour et avec son propre cercle social - est un chemin qui intéressera sûrement plusieurs personnes qui proposent une renaissance au coeur de la crise, peut-être sans savoir que ce qu'elles font avec leur communauté et ses liens affectifs pourrait changer le monde entier.

Le temps est venu de mettre à exécution ce que la bourgeoisie a été capable de faire pour renverser le féodalisme: transformer l'expulsion du travail créée par le système en une société alternative. La bourgeoisie médiévale a développé ses premières cités avec des serfs qui avaient fui la servitude à la terre de leur seigneur et s'étaient joint aux premières sociétés commerciales. Les nouvelles communautés égalitaires doivent croître avec les expulsé-e-s du système de production pour donner lieu aux premiers réseaux transnationaux de communautés orientées vers l'abondance. Un monde alternatif au-delà des frontières des pyramides de l'ordre et la loi de la jungle vécu dans tant de compagnies, et au-delà également de l'omniprésence de la marchandisation et l'aliénation du travail, un monde où "tout le monde partage tout" à travers une propriété commune et des économies, et "chacun-e reçoit selon ses besoins".

La scène sera urbaine

L'expérience communautaire s'est historiquement centrée en campagne. Les établissements ruraux offrent un espace pour une relation directe entre le travail et la nature qui continue d'être essentielle aux approches communautaires. Toutefois, à Kassel, Washington, Nazareth ou Madrid, les nouveaux-elles communard-e-s n'achètent plus de terre pour travailler. Illes achètent des appartements, des bureaux, des commerces. Illes construisent l'autonomie pour une nouvelle génération de communautés dans des secteurs basés sur le savoir et dans un cadre urbain. Leur éventail s'étend de plus en plus: information et données, formation, matériel informatique spécialisé, logiciel libre, restauration d'art, objets culturels, produits écologiques... Ce sont tous des services et des produits créés à petite échelle mais à grande portée, et qui focussent sur l'économie directe en tant que forme de relation avec le marché.

Depuis le milieu du 19e siècle, le communautarisme a survécu parce qu'il a été capable de démontrer comment l'égalitarisme et l'idéalisme sont payants. Dans la dernière décennie, ça a globalement augmenté parce qu'il a appris comment additionner. Il a appris comment faire la somme de personnes très diverses et construire une expérience de vie, un aperçu de l'abondance de la vie quotidienne, que plusieurs-e-s appellent déjà ouvertement "post-capitaliste". Maintenant, notre défi est d'apprendre à multiplier. Nous savons comment offrir une alternative, la "conquête du travail", à une génération exilée du système productif par la crise.

Et ce défi sera rencontré dans les villes plus qu'ailleurs, entre autres parce que du point de vue de l'expérience humaine, la relation avec la nature est mesurée par l'habileté à transformer nos activités productives. Un développeur logiciel aujourd'hui a une relation plus intense avec la nature qu'un paysan du moyen-âge n'a jamais eu.

C'est vrai que cette relation reste cachée pour ses protagonistes dans la majorité des industries de sur-échelle où la délibération est remplacée par un ensemble de règles, de pratiques et de "procédures"; où la réflexion quant aux meilleurs objectifs est substituée par les décisions sur les meilleures méthodes, et où la coordination des volontés est substituée par des listes de contrôle et une supervision de la réalisation des tâches. Mais la communauté, sa raison d'être et ses outils, font partie d'une conception et d'un savoir dont tout le monde est au courant et avec lesquels chacun-e est d'accord. Et par-dessus tout, la proposition de faire avancer l'abondance, la première ligne, se trouve partout où l'application directe du savoir est la plus près de la production. Et généralement, l'environnement pour ça est la ville.

La tâche des communards

Les communautés égalitaires devraient s'engager sur la voie qui leur permet d'aller du modèle actuel, basé sur la résistance et la résilience d'une "petite communauté", à un autre qui commence dans un grand réseau de communautés égalitaires et productives. Nous devons nourrir les nouveaux germes, qui sont capables de se maintenir dans le marché, et en même temps, créer plus d'espaces d'abondance et de démarchandisation. De plus, nous devons amener la démarchandisation au-delà de notre sein, et faire en sorte qu'elle imprègne tout notre entourage. Il est temps de commencer la compétition entre les systèmes.

Il arrive le temps où nous devons apprendre à croître de plusieurs façons nouvelles: intégrer de nouveaux-elles membres, faire éclore de nouvelles communautés, enseigner des techniques de communautés dans nos voisinages, ou créer des universités populaires d'une sorte nouvelle, qui donne des outils pour la multi-spécialisation.

Nous devons confronter un problème gigantesque créé par la sur-échelle - depuis le petit, avec le petit, et pas à pas. Nous devons utiliser la diversité et l'abondance pour sortir du piège dans lequel une culture en décomposition tend à tomber constamment, et qui amplifie le défaitisme, le pessimisme, et l'idée du "chacun-e pour soi". Ce ne sera pas une promenade dans un jardin de rose, et nous n'avancerons certainement pas sans rencontrer de sérieuses résistances.

Tu es le-la protagoniste

Imagine-toi comme une pionnière/un pionnier nouveau genre, comme la porteuse/le porteur d'un grande aventure collective.

Tu n'es pas seul-e. Des centaines de gens ont joint des initiatives communautaires à travers le monde dans la dernière année: communautés égalitaires, kibbutz, coopératives qui jumellent travail et logement... Pas loin de chez toi, il y a une communauté en formation. Tu peux participer à ses activités, collaborer à ses projets de développement, ou la joindre en tant que communard supplémentaire. Avec d'autres enthousiastes, tu bâtiras des communautés productives urbaines qui sont capables de créer une abondance effective selon leurs propres paramètres, c'est-à-dire compétitionner avec le marché.

Tu seras la porteuse/le porteur d'une aventure qui va demander effort et engagement en échange de donner un sens et une utilité à ta vie. Mais contrairement à cette génération de pionnières et de pionniers qui vivaient dans une ère où l'abondance demeurait hors de

portée, tu peux aspirer à quelque chose de plus que vivre mieux. Aujourd'hui, c'est notre tour de démontrer que la meilleure vie sert à créer l'abondance pour tout le monde, et se prépare déjà à pouvoir offrir une place et un sens à tout le monde.

Las Indias, 9 mai 2016

Traduction au français par la communauté du Manoir

Appendice I: les choses concrètes que tu peux faire avec ce manifeste

Élargir la conversation

Organiser des espaces de rencontre

Te préparer à “faire communauté”

Appendice II: questions et critiques intéressantes

C'est très différent de produire un logiciel libre que de produire des légumes. Ça paraît crédible pour un futur 100% virtuel, mais les légumes vont continuer d'être nécessaires

Quand vous parlez du “travail” et de sa reconquête, vous semblez suggérer la substitution du travail salarié par - uniquement - le travail bénévole

Les communautés égalitaires ne souffrent-elles pas de problème d'échelles en leur sein?

Il manque des références au féminisme

Appendice III: Apport sur la signification de ce manifeste

Antonio Blanco: prélude

Carlos Sanmartin: Le communautarisme pour sortir du capitalisme

Juan Ruiz: Un manifeste communard